



HAL
open science

Une Encyclopédie “ revisitée ” par François Dagognet

Annie Petit

► To cite this version:

Annie Petit. Une Encyclopédie “ revisitée ” par François Dagognet. Mohamad K. Salhab et J.-C. Beaune (dir.), Mélanges offerts à François Dagognet – Le sens des objets, Beyrouth, éd. Université Libano-Française et Éditions universitaires du Liban, 2017, p. 159-184., 2017, 978-9-95345-124-4. hal-04778746

HAL Id: hal-04778746

<https://hal.science/hal-04778746v1>

Submitted on 12 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Une Encyclopédie « revisitée » par François Dagognet

Annie Petit

In Mohamad K. Salhab et Jean-Claude Beaune (dir.), *Mélanges offerts à François Dagognet. Le sens des objets*, Beyrouth, éd. Université Libano-Française et Éditions universitaires du Liban, 2017, p. 159-184.

À la mort de François Dagognet, tous les articles consacrés à son œuvre immense, produite au fil d'une carrière impressionnante, ont salué sa « curiosité encyclopédique » voire son « encyclopédisme ». Un colloque, dont est issu un ouvrage collectif, a d'ailleurs été consacré à cet aspect de l'œuvre : *François Dagognet, un nouvel encyclopédiste*¹ ?.

Cet article repose néanmoins la question : n'y a-t-il pas plusieurs manières d'être « encyclopédique » ? L'encyclopédisme évoque d'abord Diderot, d'autant que Dagognet était originaire de Langres, tout comme Diderot, dont il invoquait le patronage. Nous reprendrons donc dans un premier temps ce qui les rapproche. Mais entre Diderot et Dagognet, il y a d'autres figures de l'encyclopédisme, dont celle d'Auguste Comte sur l'œuvre de qui Dagognet a également travaillé². Confronter le style « encyclopédique » de Dagognet avec celui des philosophes du XVIII^e siècle, puis avec celui du philosophe qui se revendique, au XIX^e siècle, un faiseur de systèmes permettra de mieux comprendre l'originalité du mode philosophique de notre contemporain.

UN MODÈLE ENCYCLOPÉDIQUE ? DE DIDEROT A DAGOGNET

Le rapport de Dagognet à son prédécesseur est clairement exposé au chapitre final d'*Écriture et iconographie* : « Unité et actualité de Diderot ». Ce texte retient d'abord et surtout l'importance des planches de l'*Encyclopédie* qui en ont pour beaucoup assuré le succès. Dagognet les voit promouvoir « un langage directement universel et lumineux³ », qui fait de l'œuvre tout entière « une sorte d'immense reportage technologique⁴ ». Puis il relit la *Lettre sur les aveugles* où

¹ Daniel Parrochia (dir.), *François Dagognet, un nouvel encyclopédiste ?*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2009.

² C'est ce qui m'a anciennement reliée à lui puisqu'il a dirigé ma thèse, partiellement reprise mais très remaniée et complétée dans *Le Système d'Auguste Comte. De la science à la religion, par la philosophie*, Paris, Vrin, 2016.

³ *Écriture et iconographie*, Paris, Vrin, 1973, p. 80.

⁴ *Ibid.*, p. 152.

il analyse Diderot comme « sensorialiste enthousiaste⁵ » et la *Lettre sur les sourds et muets* qu'il retient comme traitant « de la traduction d'un art dans l'autre voire d'une langue dans l'autre⁶ » ; enfin il s'appuie sur le *Paradoxe sur la comédien* dont l'art est vu comme « art subtil de traduction et de diffusion », et le « compare *mutadis mutandis* aux Planches de l'*Encyclopédie* ». Ainsi Diderot serait le promoteur d'un « supra langage dans le langage » que Dagognet analyse comme métamorphose iconologique de l'écriture⁷, et qu'il voit confirmé dans les approches de Diderot du drame moral et de la peinture. Tout ceci fait de Diderot « le théoricien du déplacement et du transcodage, le spécialiste des isomorphies et des traductions⁸ ».

Nous voudrions préciser les rapprochements possibles entre l'œuvre de Dagognet et l'*Encyclopédie* sur deux points, tout en relevant aussi une différence fondamentale.

Le concret, la pratique, l'objet

L'œuvre philosophique de Dagognet et l'*Encyclopédie* de Diderot ont une commune attention aux « sciences, arts et métiers ». Les maîtres d'œuvre du *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* proclament avec fierté l'originalité de leur triple inventaire ; ils emploient fréquemment les formules bipartites, « les sciences et les arts » ou « les arts et les sciences »⁹, dont l'expression indifférente montre qu'il n'y a pas de priorité-prééminence de l'un des termes. Elles disent en tout cas l'ampleur de leur champ d'exploration. « sciences » et « arts » sont des domaines entrelacés voire indistincts¹⁰, de même d'ailleurs que ceux des « arts » et des « techniques ». Le monde des « artistes » et des « artisans », des métiers et de l'industrie les intéressent tout autant que celui des savants : ils sont à inventorier aux mêmes titres. La conception de ces liens étroits entre ces domaines se retrouve par ailleurs chez un auteur qui reprend le projet encyclopédique au début du XIX^e siècle, chez Saint-Simon.

⁵ *Ibid.*, p. 153.

⁶ *Ibid.*, p. 155.

⁷ Voir *ibid.*, p. 160 et voir aussi p. 167, l'éloge de Diderot qui « a tenté de contourner le récit, la phrase séculaire, l'écriture » et a « déconstruit l'appareil discoureur » pour établir un « réseau iconique » où se faufile bien des approches révolutionnaires.

⁸ *Ibid.*, p. 167-168.

⁹ Voir dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, la fréquence des expressions bipartites, employées 24 fois – Ce texte est cité ici d'après l'édition de Michel Malherbe, Paris Vrin, 2000, et désormais *D.P.E.*

¹⁰ Michel Malherbe relève que pour les encyclopédistes « toute connaissance est art » et reconnaît en cela l'un des éléments de leur fidélité à Bacon, voir « Bacon, Diderot et l'ordre encyclopédique », *Revue de synthèse*, IV, n^{os} 1-2, janv.-juin 1994, p. 35-36.

D'une telle conception encyclopédique se rapproche le travail de Dagognet qui prête grande attention aux pratiques, aux opérations techniques, aux démarches concrètes et précises des ingénieurs, des artisans, et des artistes, dont les « cheminements » lui paraissent au moins aussi riches que ceux des philosophes et des savants. D'où ses multiples plaidoyers pour ce qu'il appelle aussi le « jumelage » – « L'art que nous détachons mal de la science¹¹ » – et pour l'abolition des frontières habituelles – « nous tenons l'artiste pour un savant au sens large¹² » ; « pour nous en effet, l'artiste artisan mérite d'être appelé un 'physicien'¹³ ».

Aussi tous ceux qui se sont interrogés sur *François Dagognet, nouvel encyclopédiste ?* ont, chacun à leur manière, relevé ces traits. Ils ont souligné son attention portée aux « soubassements concrets du monde¹⁴ », une attention aux « richesses concrètes » jamais démentie¹⁵, son option pour la *matériologie* et l'*objectologie*, son constant « éloge de l'objet » et son souci des « choses », assumant l'intérêt pour l'utilité, et pour les « opérations techniques » la volonté de s'ancrer dans le « sensible¹⁶ » par « l'exploration systématique de tous les recoins du monde¹⁷ », sa « manière très particulière de tricoter les sciences et les arts », d'« entremêler la réflexion sur l'art à la philosophie des sciences » en prenant les unes et les autres dans la « dimension fabricatrice¹⁸ » ; a été soulignée aussi l'inscription de son attention aux « savoirs pratiques » dans un « dessein transformateur¹⁹ », et que Dagognet tient en haute estime moins les philosophes théoriciens que « d'ingénieux esprits ou de sagaces artisans ; des hommes voués à la pratique²⁰ ».

Transversalités et voyages cartographiés

L'autre rapprochement est plus formel ; il a trait à leurs modes d'approche philosophiques à la manière dont ils mènent leurs études.

On est tenté d'appliquer à Dagognet les formules dont lui-même a qualifié Diderot, « praticien de l'interrelation », « professionnel de l'échange et de la diffusion²¹ », « théoricien du

¹¹ Voir *Corps réfléchis*, Paris, Odile Jacob, 1996 p. 105. Mais le thème était expressément présent dès 1973, *Écriture et iconographie*, op. cit., p. 12 : « nous osons donc confondre 'art et science' », voir notamment p. 47.

¹² *Cheminement*, Vénissieux, Paroles d'Aube, 1996, p. 32. Même chose dans *Écriture et iconographie*, op. cit., p. 48.

¹³ *Corps réfléchis*, op. cit., p. 210.

¹⁴ Voir *François Dagognet, un nouvel encyclopédiste ?*, op. cit., p. 26.

¹⁵ *Ibid.*, p. 135.

¹⁶ *Ibid.*, p. 143-144, 147, 149.

¹⁷ *Ibid.*, p. 150.

¹⁸ Voir *ibid.*, l'étude de Gérard Chazal, citations p. 119, 120, 121.

¹⁹ Voir *ibid.*, l'étude de Robert Damien, citations p. 68 et 71.

²⁰ Voir *ibid.*, p. 107.

²¹ Voir *Écriture et iconographie*, op. cit., p. 151.

déplacement, du transcodage, le spécialiste des isomorphies et des traductions²² ». Il y a chez Dagognet une pratique de la philosophie, qui n'est pas sans rappeler le tissage des « renvois » de l'*Encyclopédie*, et qu'il présente souvent en termes de déplacement, de transport, de transfert, ainsi affichée parfois même dans les titres de certains de ses livres – *Cheminement* (1996), *Philosophie d'un retournement* (2001), *Philosophie du transfert* (2006) – et où les métaphores du « parcours », du « voyage », des « randonnées », voire du « vagabondage » se bousculent. Là encore on a pu souligner chez Dagognet, une « pensée à l'œuvre » ou « pensée qui voyage », installant et animant « un jeu de trajets » dans un réseau²³, son attention aux « liaisons transversales²⁴ », sa manière d'« inquiéter l'esprit », sa méthodologie du « voyageur » s'opposant à celle du « mineur » prétendant fouiller les entrailles de la terre²⁵ ; son rationalisme « turbulent » et « nomade »²⁶, qui refuse le « renfermement dans un pré carré », et préconise, le parcours qui élargit²⁷. Tous s'appliquent à montrer la multiplicité des domaines visités, la complexité des itinéraires, mais aussi une unité d'ensemble, sa « pluralité cohérente »²⁸ qui « d'apparence rhapsodique et agrégative [...] constitue en réalité un système »²⁹.

Revenons au « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie*, pour y souligner que la randonnée et le voyage sont bien les modèles que se donnent les directeurs de l'entreprise encyclopédique. L'*Encyclopédie*, soulignent-ils peut être parcourue en tous sens : les renvois, auquel il est conseillé d'apporter tout le soin possible, doivent y aider³⁰, et un libéralisme dans la distribution des parties, laissées à la discrétion des auteurs, assume même un désordre fécond³¹. Alors les métaphores les plus fréquentes sont d'invitation aux voyages : vaste océan où naviguer,

²² *Ibid.*, p. 167.

²³ Voir François Dagognet, *un nouvel encyclopédiste ?*, p. 25

²⁴ Voir *ibid.*, p. 55.

²⁵ Voir *ibid.*, p. 82.

²⁶ Voir *ibid.*, p. 107-108.

²⁷ Voir *ibid.*, p. 118-119.

²⁸ Voir *ibid.*, p. 144, et p. 150.

²⁹ Voir *ibid.*, p. 77.

³⁰ Voir dans l'article « Encyclopédie », l'analyse de quatre sortes de renvois au moins, conclue par ces mots : « Quelle que soit la nature des renvois, on ne pourra trop les multiplier », p. 642 A, 2 colonnes, et p. 643, 2 colonnes. Voir aussi Gilles Blanchard et Mark Olsen, « Le système de renvoi dans l'*Encyclopédie* : Une cartographie des structures de connaissances au XVIII^e siècle », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 31-32, avr. 2002 : ils soulignent entre la structure des renvois et celle du *Système figuré* « une différence tout à fait significative », celle-là subvertissant la représentation hiérarchique que s'efforçait de donner celle-ci, et ils montrent l'« ensemble hétérogène » instauré par ces cheminements complexes, p. 48.

³¹ Voir article « Encyclopédie », assumant le « défaut d'une mesure commune », l'auteur insistant pour dire que la distribution générale se trouve plutôt au terme des méditations, qu'au départ p. 641, 641A, et 642.

labyrinthe à repérer³², routes à établir, avenues à percer, mappemondes à tracer, paysages à dessiner :

L'ordre encyclopédique de nos connaissances [...] consiste à les rassembler dans le plus petit espace possible et à placer, pour ainsi dire le philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe, dans un point de vue fort élevé d'où il puisse apercevoir à la fois les sciences et les arts principaux ; voir d'un coup d'œil les objets de ses spéculations, et les opérations qu'il peut faire sur ces objets ; distinguer les branches générales des connaissances humaines, les points qui les séparent ou les unissent ; et entrevoir même quelquefois les routes secrètes qui les rapprochent. C'est une espèce de mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position et leur dépendance mutuelle [...]. Les cartes particulières seront les articles de l'Encyclopédie, et l'Arbre ou Système figuré en sera la mappemonde³³.

Cette vision cartographique implique un arbitraire assumé, qui joue non seulement dans la réduction à deux dimensions d'un ordre à plusieurs dimensions, mais aussi dans le choix du point de vue de la « projection » :

Mais comme dans les cartes générales du globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, et présentent un coup d'œil différent selon le point de vue où l'œil est placé par le géographe qui construit la carte, de même la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systèmes différents de la connaissance humaine que de mappemondes de différentes projections ; et chacun de ces systèmes pourra même avoir à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier³⁴.

On retrouve là un rapport à la cartographie et au diagramme fort proche de celui que Dagognet s'est plu à analyser, où l'artificiel « recentre et intensifie » le réel, se « substitu[ant] au monde foisonnant et embrouillé » permet de s'y repérer, et, par l'art double de « collecter et contracter » et « ramasser le réel », l'explore, le capture, mais aussi le « métamorphose », et le crée³⁵.

Signalons que l'emploi des métaphores du voyage encyclopédique, auquel invitent les philosophes des Lumières, va de pair avec un refus d'une encyclopédie-système. Faisant gloire à

³² Le cheminement labyrinthique est d'ailleurs le modèle du cheminement historique : « Le système des sciences et des arts est une espèce de labyrinthe, de chemin tortueux, où l'esprit s'engage sans trop connaître la route qu'il doit tenir. Pressé par ses besoins et par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui, pénètre le plus avant [...], rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, et [...] se jette dans une nouvelle route, revient ensuite sur ses pas, franchit quelquefois les premières barrières pour en rencontrer de nouvelles, et passant rapidement d'un objet à un autre, fait sur chacun de ces objets à différents intervalles et comme par secousses, une suite d'opérations dont la discontinuité est un effet nécessaire de la génération de ses idées », *D.P.E., op. cit.*, p. 108.

³³ *Ibid.*, p. 108-109. Voir aussi article « Encyclopédie » p. 641, colonne 1 et 2 ; voir aussi p. 647 A colonne 2.

³⁴ *D.E.P., op. cit.*, p. 109. François de Gandt, étudiant « D'Alembert et la chaîne des sciences », *Revue de Synthèse*, IV^e série, n° 1-2, janvier-juin 1994, p. 39-53, repère « le développement à deux dimensions de l'enchaînement linéaire sous la forme d'un voyage », p. 42, et montre une certaine évolution de d'Alembert de plus en plus conscient des « vides de la chaîne » et des régions inexplorées, p. 50-52.

³⁵ Voir *Écriture et iconographie, op. cit.*, p. 79, 80, 91, 109, 113.

Condillac d'avoir porté les derniers coups portés à tout « goût des systèmes », dit « aujourd'hui presque absolument banni des bons ouvrages³⁶ », ils y renoncent expressément. Ils n'envisagent aucunement que leurs itinéraires suivent un ordre imposé, même si pour présenter leur ouvrage comme un tout organisé, synthétique et cohérent, ils proposent une « explication détaillée du système des connaissances humaines » et présentent sous forme de tableau le « système figuré des connaissances humaines³⁷ », tout comme ils admettent que l'on pourrait diviser les connaissances tout autrement, et cela même « à l'infini³⁸ ». Chez Dagognet, le voyageur se fait volontiers « vagabond », et il n'y a pas davantage d'impératifs systématiques pour ordonner les cheminements philosophiques.

Totalisation et sanctuarisation

Il existe cependant des divergences entre les approches de l'*Encyclopédie* et de Dagognet.

Dagognet ne s'est jamais donné le programme totalisant des philosophes du XVIII^e siècle. Ceux-ci visaient un « Dictionnaire qu'on pût consulter sur *toutes* les matières des arts et des sciences », qui traite de « *tout* ce que les hommes ont découvert jusqu'à nos jours », même en « abrégé » ou « en raccourci »³⁹. Leur programme, à la fois ambitieux et modeste, affichant le « désintéressement », était de « rassemblement » ou de « compilation », et animé d'une sorte de volonté historique de préservation : il se disait explicitement conservateur et cumulatif, bref, d'inventaire-conservation⁴⁰ ; et visant l'exhaustivité, ils en appelaient toujours à complétude.

³⁶ *D.P.E., op. cit.*, p. 138.

³⁷ *Ibid.*, Appendices, p. 163 et *sq.*

³⁸ *Ibid.*, p. 110 : « on pourrait former l'arbre de nos connaissances en les divisant, soit en naturelles et en révélées, soit en utiles et agréables, soit en spéculatives et pratiques, soit en évidentes, certaines, probables et sensibles, soit en connaissances des choses et connaissances des signes, et ainsi à l'infini. [...] », et aussi p. 62 : « Nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre système soit l'unique ou le meilleur ». Voir aussi article « encyclopédie », p. 640 A, colonne 2.

³⁹ *D.P.E., op. cit.*, p. 144, 145, 147-149, je souligne. Dès les premières lignes du *Discours préliminaire*, d'Alembert, redit l'ambition de « traiter de *toutes* les sciences et de tous les arts » : l'*Encyclopédie* « doit contenir sur *chaque* science et sur *chaque* art, soit libéral, soit mécanique, des principes généraux qui en sont la base et les détails les plus essentiels qui en sont le corps et la substance » *ibid.*, « Discours », p. 84, je souligne. Et l'article « Encyclopédie » confirme cette visée totalisante : « Il faut tout examiner, tout remuer sans exception et sans ménagement » Voir art. « Encyclopédie », p. 644 A, colonne 1 ; voir aussi p. 645A. Il n'est pas question d'omettre ou de délaisser quelque information. Sur leur souci de ne rien omettre, voir aussi le jugement porté sur les tris, sélections et manques dans les autres ouvrages, même dans le meilleur parmi les contemporains, l'*Encyclopédie* de Chambers : « Nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à désirer dans les sciences ; dans les arts libéraux, un mot où il fallait des pages ; et tout à suppléer dans les arts mécaniques [...]. Il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre ouvrage. Un article omis dans un Dictionnaire commun le rend seulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement et nuit à la forme et au fond », *ibid.*, p. 147.

⁴⁰ Michel Malherbe, qui analyse finement l'esprit de cette entreprise en la confrontant à celle de Bacon, en souligne aussi le souci de récapitulation, voir « Bacon, Diderot et l'ordre encyclopédique », art. cit., p. 14-37.

Pour nous, *spectateurs de leurs progrès et leurs historiens*, nous nous occuperons *seulement de les transmettre* à la postérité. Qu'elle dise à l'ouverture de notre Dictionnaire, tel était alors l'état des sciences et des beaux-arts. Qu'elle ajoute ses découvertes à celles que nous aurons enregistrées, et que l'histoire de l'esprit humain et de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siècles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un *sanctuaire* où les connaissances des hommes soient à *l'abri des temps et des révolutions*⁴¹.

Or le souci de la sanctuarisation comme celui de l'exhaustif ne sont certainement pas les fils directeurs de la pensée de Dagognet bien trop occupé par contre du foisonnement, de la variété inépuisable du monde, et/ou du dynamisme des savoirs qui essaient d'en rendre compte en même temps que d'y participer.

Rappelons d'ailleurs une évidence : quoiqu'il en soit de de Dagognet, esprit encyclopédique, n'a jamais programmé ses parcours, ses randonnées philosophiques comme devant construire une encyclopédie, alors même que son « encyclopédisme » l'a conduit à étudier tant de domaines des sciences, techniques, arts, arts industriels ou beaux arts, des savoirs les plus sophistiqués et pratiques les plus diverses, les plus infimes et les plus négligées.

LE CONTREPOINT SYSTÉMATIQUE : COMTE VERSUS DAGOGNET

L'esprit encyclopédique des Lumières, n'est pas le seul dont Dagognet pouvait s'inspirer. Il connaît bien Saint-Simon, dont il a « revisité » l'œuvre⁴² et Comte, plusieurs fois rencontré sur ses cheminements⁴³. Nous nous attarderons ici sur les rapports avec Comte, complexes et ambivalents⁴⁴.

On a parfois dit que Dagognet revendiquait certaine filiation comtienne⁴⁵ ; cependant, sa démarche, au moins sur les points précédemment étudiés, est tout à fait différente voire opposée.

Le théorique général

⁴¹ *D.P.E., op. cit.*, p. 155, je souligne.

⁴² Voir *Trois philosophies revisitées : Saint-Simon, Proudhon, Fourier*, Georg OLMS Verlag, Hildesheim, Zurich, New York, 1997.

⁴³ Voir par exemple *Philosophie biologique*, Paris, PUF, 1962, et surtout l'édition annotée des leçons de chimie du *Cours de philosophie positive, volume 1*, Paris, Hermann, 1975.

⁴⁴ Je ne m'attacherai guère ici aux rapports avec Saint-Simon, car si les projets encyclopédiques l'ont beaucoup occupé, ils sont surtout restés à l'état de projets. Les textes de Saint-Simon sur les projets encyclopédiques occupent plus de 80 pages dans les *Œuvres complètes de Saint-Simon*, J. Grange, P. Musso, P. Régner et F. Yonnet (dir.), Paris, PUF, 2012, 4 vol.

⁴⁵ Pour Robert Damien, Dagognet « revendique hautement la filiation du positivisme comtien, du socialisme proudhonien ou fouriériste ou du vitalisme canguilhemien », *François Dagognet, un nouvel encyclopédiste ?*, *op. cit.*, p. 69.

La distinction entre théorique et pratique est fondatrice de la philosophie positive. Elle est énoncée dans le texte que Comte a toujours désigné comme son « opusculé fondamental⁴⁶ », reprise dans les premières leçons du *Cours de philosophie positive*.

Il est donc évident qu'après avoir conçu l'étude de la nature comme servant de base rationnelle à l'action sur la nature, l'esprit humain doit procéder aux recherches *théoriques*, en faisant *complètement abstraction de toute considération pratique* [...]. Le premier système étant la *base* du second, c'est évidemment celui qu'il convient de considérer d'abord, même quand on se proposerait d'embrasser la totalité des connaissances humaines, tant *d'application* que de *spéculation*⁴⁷.

La philosophie positive s'occupe donc d'abord des sciences générales, fondamentales, théoriques, abstraites, délaissant l'étude des sciences spéciales, concrètes et pratiques considérées comme étant d'application et secondaires.

Certes, Comte se soucie de l'émergence des « ingénieurs » dont il appelle le développement pour « organiser les relations de la théorie et de la pratique »⁴⁸ ; mais le statut même qu'il leur donne, en marge de la distinction des « sciences » et « arts » ou des « sciences » et « techniques », installe au cœur même de la science, la distinction entre science pure et science appliquée.

Comte reconnaît également une distinction-séparation des sciences et des arts. Celle-ci est développée dans les considérations sur les sciences, particulièrement à propos de la biologie qu'il prend soin de bien distinguer de « l'art médical », saisissant l'occasion d'une mise au point générale⁴⁹. Mais Comte la souligne partout : de la mathématique, distinguée de tout « art logique⁵⁰ » à la « sociologie » distinguée de tout « art politique⁵¹ ». Il en a va de même pour les

⁴⁶ Voir « Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société » (1822-24) – dorénavant cité « Plan », d'après l'Appendice du *Système de politique positive*, lui-même cité *S.* et n° du tome I à IV, dans l'édition Paris, Anthropos, 1969-1970 – ici p. 63-69.

⁴⁷ *Cours de Philosophie Positive* (1830-1842, 6 vol.), édition citée ici Paris, Hermann, 1975, 2 volumes : I- t. I-II-III, 1^{er} à 45^e leçons, avec présentation et notes par Michel Serres, François Dagognet, Allal Sinaceur, II- t. IV,V,VI, 46^e à 60^e leçons, présentation et notes par Jean-Paul Enthoven – cité ici *C.*, avec n° du volume et de la leçon ; ici voir I, 2^e l., p. 44-46, je souligne. Comte affirme aussi : « Les *applications* les plus importantes *dérivent constamment* de *théories* formées dans une simple intention scientifique et qui souvent ont été cultivées pendant plusieurs siècles sans produire de résultats pratiques ».

⁴⁸ Voir « Considérations philosophiques sur les sciences et les savants », 1825 – cité « CPSS », d'après l'Appendice de *S.* IV – ici p. 173 et *C.*, 2^e l. p. 47 : « Sans avoir aucunement en vue le progrès de connaissances scientifiques, elle [la classe des ingénieurs] les considère dans leur état présent pour en déduire les applications industrielles dont elles sont susceptibles [...]. Le corps de doctrine propre à cette classe nouvelle [...] doit constituer les véritables théories directes des différents arts [...] doctrines intermédiaires entre la théorie pure et la pratique directe » ; en fait le statut donné aux ingénieurs, à côté ou plutôt en sus de la distinction des « sciences » et « arts » ou des « sciences » et « techniques », installe dans la science même, la distinction entre science pure et science appliquée.

⁴⁹ Voir *C.*, 40^e l., I, p. 671-675 et p. 700. Ces idées sont reprises dans la 58^e l., II, p. 556-557.

⁵⁰ Voir *C.*, 3^e l., I, p. 70 où Comte souligne la différence entre la « science mathématique » et « l'art » logique.

arts : les « industriels », arts des artisans, ouvriers, techniciens, sont renvoyés du côté des applications ; les « beaux-arts » des artistes sont renvoyés du côté d'une préparation ou/et accompagnement de toutes les autres activités humaines⁵². En ceci, Comte bouleverse la conception des rapports entre « sciences », « arts » et « techniques » qu'avait défendue l'*Encyclopédie*, et que maintenait clairement les projets encyclopédiques de Saint-Simon.

Précisons néanmoins qu'il ne s'agit pas chez Comte d'un désintérêt pour le concret et le pratique : son souci est précisément de bien fonder et assurer les pratiques et les actions, tout son effort consiste à mieux comprendre pour pouvoir modifier, et, à plusieurs reprises, il programme un ouvrage qui devrait être expressément consacré à l'art et à l'« industrie positive »⁵³. Loin de tout mépris, Comte éprouve un intérêt positif de pour le concret et la pratique, mais c'est sur la base d'une distinction et d'une hiérarchisation strictes : les travaux pratiques et les opérations techniques sont pour lui des applications, des conséquences du théorique⁵⁴. D'où l'ordre de priorité dans lequel il faut les aborder.

À l'évidence, Dagognet perçoit tout autrement l'articulation du théorique-pratique, puisque, attentif d'abord aux pratiques scientifiques, aux finesses de leurs arts et techniques d'exploration, il s'attache à montrer leur apport aux connaissances théoriques, en les bouleversant et les restructurant. On ne saurait voir dans les pratiques des « applications », mais elles sont d'elles-mêmes porteuses d'innovations, et de réorientations des spéculations. Or les champs scientifiques arpentés par Dagognet relèvent précisément des « sciences concrètes » voire des « arts », bref de l'« encyclopédie concrète » dont Comte avait renvoyé l'étude comme secondaire.

⁵¹ Voir *C.*, 46^e l., II, p. 14 ; 48^e l., II, p. 110-111, 135, 151.

⁵² Le « Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société » le suggère déjà, voir p. 105-106. Mais cela est surtout développé dans le *Discours sur l'ensemble du positivisme* (1848) – cité *D. Ens. P.* d'après Paris, Garnier-Flammarion, 1998 – ici voir 5^e partie, « Aptitude esthétique du positivisme » ; et voir aussi le programme de ce que Comte appelle l'« Encyclopédie concrète », voir *S.*, IV, chap. 3. Comte renvoie surtout les arts à l'affectivité et à l'imagination et juge qu'ils n'ont à faire l'objet que d'une culture spontanée.

⁵³ Dès la fin du *Cours*, Comte promet un « traité systématique de l'action de l'homme sur la nature » pour « organiser directement la vraie relation finale qui doit exister, à tous égards, entre la science et l'art », *C.*, 60^e l., p. 790-791 ; il en renouvelle la promesse au début du *Système* en étudiant la « modificabilité », et montrant que l'appréhension de ses contraintes et de ses possibilités détermine l'ordre humain et son l'avenir, voir *S.*, II, p. 445 ; à la fin du *Système*, *S.*, IV, chap. 3, p. 245-248, Comte y revient dans le cadre d'une « encyclopédie concrète », suite de l'« encyclopédie abstraite » qu'il a édifiée : se proposant alors d'échapper à la « vaine accumulation des traités techniques », il reprogramme son ouvrage comme *Système d'industrie positive ou Traité de l'action totale de l'Humanité sur sa planète* ouvrant sur une « Philosophie troisième ».

⁵⁴ « Toute opération humaine complète [...] se compose inévitablement de deux parties, ou en d'autres termes donne lieu à deux sortes de considérations : l'une théorique et l'autre pratique ; l'une de conception, l'autre d'exécution. La première, de toute nécessité, précède la seconde qu'elle est destinée à diriger », « Plan », p. 66 ; « Toutes les fois que nous parvenons à exercer une action, c'est *seulement* parce que la connaissance des lois naturelles nous permet d'introduire [...] quelques éléments modificateurs », *C.*, 2^e l., p. 44 – je souligne

Dagognet, s'appuyant sur sa formation et sa pratique de neuropsychiatre, a surtout exploré la médecine que Comte voulait détacher de plus en plus de la biologie⁵⁵, et, en outre, en médecine il s'intéresse préférentiellement à la clinique, ou aux techniques d'exploration ou à celles de la fabrication des remèdes. D'autres champs privilégiés par Dagognet relèvent de ces « sciences naturelles » que Comte excluait des sciences fondamentales dont devait s'occuper le philosophe : « l'histoire naturelle », la géologie, la minéralogie ...

Hiérarchie et sélections

C'est dans leur attitude philosophique que l'on peut mieux confronter Comte et Dagognet.

On privilégiera ici chez Comte deux points en constante tension. D'une part, Comte répète qu'il travaille dans le général parce qu'il veut comprendre et établir des relations⁵⁶. Le *Cours de philosophie positive* présente ce souci systématique dès l'« Avertissement » :

J'emploie le mot 'philosophie' dans l'acception que lui donnaient les anciens et plus particulièrement Aristote, comme désignant *le système général des conceptions humaines*, et en ajoutant le mot 'positive', j'annonce que je considère cette manière spéciale de philosophie qui consiste à envisager *les théories, dans quelque ordre d'idées que ce soit*, comme ayant pour objet *la coordination des faits observés*⁵⁷.

D'autre part, Comte procède par cascades de sélections. C'est le sens de son choix de l'expression « philosophie positive » plutôt que celle de « philosophie naturelle » pour le titre de son ouvrage, précisé aussi dans l'« Avertissement de l'auteur » :

L'expression *philosophie naturelle* est utilisée, en Angleterre, pour désigner l'ensemble des diverses sciences d'observation, considérées jusque dans leurs spécialités les plus détaillées ; au lieu que, par *philosophie*

⁵⁵ Voir C., 40^e leçon, où la médecine est reléguée à « l'art médical » et où Comte précise que la « biologie » doit s'en « isoler », voir I, p. 671-672, et p. 741-742. Sur ces questions voir aussi Jean-François Braunstein, « Auguste Comte et la philosophie de la médecine », dans Annie Petit (dir.), *Auguste Comte, trajectoires positivistes, 1798-1998*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 159-176, et Annie Petit, « Médecine et positivisme : une troublante fascination », dans Lise Dumasy-Queffélec et Hélène Spengler (dir.), *Médecine, sciences de la vie et littérature, en France et en Europe, de la révolution à nos jours, Volume 3 : Le médecin entre savoirs et pouvoirs*, Genève, Editions Droz, 2014, p. 27-50.

⁵⁶ Dès 1824, Comte, qui a défini le positif comme recherche des lois qui sont relations, énonce son programme comme « refonte encyclopédique de toutes nos connaissances positives », l'inscrivant comme celui d'une « Philosophie positive », « véritable titre » qu'il veut dès lors donner à ses travaux, dont il précise les conditions : les connaissances « doivent réellement être conçues comme une seule masse », et il faut que « chaque savant spécial puisse toujours dans la suite concevoir la relation de sa branche, et même de son rameau, avec le tronc universel », à G. d'Eichthal, 5 août 1824 – la correspondance de Comte est citée *Cor.*, d'après *Correspondance générale et Confessions*, Paris, EHESS et Vrin, Coll. « Archives Positivistes », 8 tomes publiés de 1973 à 1990 : présentation et notes des t. I à IV, par Paulo E. de Berredo Carneiro et Pierre Arnaud ; des t. V et VI par Paulo E. de Berredo Carneiro et Paul Arbousse-Bastide ; des t. VII et VIII par Paulo E. de Berredo Carneiro et Angèle Kremer-Marietti – ici, I, p. 110.

⁵⁷ C., « Avertissement de l'auteur », je souligne. Ce texte, oublié dans la première édition Hermann de 1975 a été rétabli dans la réédition de 1998.

positive, comparé à *sciences positives*, j'entends seulement l'étude propre des généralités des différentes sciences.

Des séries de choix sélectifs s'accumulent dans les deux leçons d'introduction⁵⁸, D'abord, il ne s'agit que des savoirs positifs, soigneusement distingués des chimères théologiques et abstractions métaphysiques, à éliminer. De plus, au sein de ces sciences positives il ne retient que des « méthodes essentielles » et des « résultats principaux⁵⁹ », et n'en considère que « l'esprit », « leurs relations et leur enchaînement » et leurs « rapports mutuels⁶⁰ ». Ensuite, il ne s'agit pas de toutes les sciences ; seules sont envisagées les « diverses branches fondamentales », des sciences théoriques, abstraites et générales, et non des sciences pratiques, concrètes, spéciales et particulières étant renvoyées à plus tard ou à d'autres.

Ces tris successifs sont liés à un ordonnancement rigoureux à parcourir tout entier⁶¹ et en un sens obligatoire : l'échelle est une hiérarchie, qui oblige le philosophe à aller des mathématiques à la sociologie, selon « *Ordre et Progrès*⁶² ».

Enfin, le progrès ordonné des études de philosophie positive des sciences successivement présentées expose d'autres attitudes sélectives. Comte opère tout d'abord la distinction entre « méthode » et « doctrine », avec volonté d'accorder la primauté à la première sur la seconde qui, dit-il, en est le « matériel⁶³ ». Cette prééminence de la méthode joue d'ailleurs pour préciser ce qui

⁵⁸ Comte les dit d'ailleurs consacrées à « la circonscription générale du champ de nos recherches, tracée avec toute la sévérité possible », *C.*, 1^{er} l., p. 21.

⁵⁹ *Ibid.*, voir p. 30 : « Il est superflu, je pense, d'avertir qu'il ne saurait être question ici d'une suite de cours spéciaux sur chacune des branches principales de la philosophie naturelle [...]. Il est clair qu'une pareille prétention serait insoutenable de ma part, et je crois pouvoir ajouter, de la part de qui que ce soit [...]. Bien au contraire, un cours de la nature de celui-ci exige, pour être convenablement entendu, une série préalable d'études spéciales sur les diverses sciences qui y seront envisagées » ; cette sélection se présente sous la forme paradoxale d'une protestation de modestie qui, tout en limitant le propos quant aux savoirs abordés, impose des exigences majorées à l'auditoire concerné ; voir aussi p. 32 et p. 36.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 32 ; voir aussi p. 36 où il est dit que pour l'enseignement « il est indispensable que les différentes sciences [...] soient réduites d'abord à ce qui constitue leur esprit, c'est-à-dire à leurs méthodes principales et à leurs résultats les plus importants ».

⁶¹ « Bien que toutes les sciences fondamentales n'inspirent pas aux esprits vulgaires un égal intérêt, il n'en est aucune qui doive être négligée dans une étude comme celle que nous entreprenons », *ibid.*, p. 30.

⁶² Et même si, pour Comte, une fois acquis le point de vue sociologique, il envisage le parcours inverse, l'ordre est toujours impératif obligeant la succession des échelons ; le sens du parcours de l'échelle, et même sa modification qui ajoute un autre échelon avec la morale considérée dans le *Système* comme une 7^e science, laisse intact le fait qu'il y a échelle.

⁶³ Dès ses premiers *Essais de philosophie mathématique* Comte distingue la « méthode » du « matériel » de la science, déplorant que l'on s'occupe trop de l'un et, pas assez de l'autre : « C'est l'histoire de la méthode qui est utile, beaucoup plus que celle de la science [...]. L'histoire des découvertes faites ne peut guère servir à en faire de nouvelles, j'entends de celles qui forment le matériel de la science [...]. L'histoire d'une science doit être considérée essentiellement comme ayant pour objet beaucoup plus la méthode que le matériel de la science. Qu'on juge d'après cela toutes les histoires scientifiques que nous possédons : c'est tout le contraire ; on n'y parle que du matériel, très

dans chaque science caractérise son originalité⁶⁴, et ce qui doit empêcher les empiètements d'une science sur une autre⁶⁵. Parallèlement, dans toutes ses études différentielles, Comte manifeste le souci de définir ce qui mérite le label de « science positive » : cette volonté définitionnelle, exprimée dès les opuscules de jeunesse mais le plus souvent dans les notes⁶⁶, constitue un leitmotiv du *Cours*, dont la définition unitaire de la science est, sinon un but, du moins un effet des explorations successives. Il récuse l'assimilation de « science » et « savoir » ; toute science est savoir, mais tout savoir n'est pas science ; ne sont « science » que les savoirs acquis selon des voies dûment répertoriées, établissant des doctrines démontrées ou pour le moins démontrables. En attribuant les dénominations longuement soupesées, en cherchant des critères, Comte définit et circonscrit l'acception du terme « science », dont il refuse les polysémies équivoques et décourage les usages trop laxistes : il en fait une « appellation contrôlée » en tout cas une appellation à contrôler.

On retrouve toutes ces attitudes sélectives, hiérarchisantes et ordonnatrices de successions rigoureuses, dans la manière dont Comte présente l'histoire. Je ne l'évoquerai ici que très rapidement en rappelant que les histoires comtiennes sont gouvernées par la succession des trois états, qui dit la du théologique puis du métaphysique, puis du positif. Dans l'histoire des sciences, du théologique au positif, l'évolution retracée est une épuration : elle apprend à renoncer aux « causes » et elle décrit les partitions successives des différents domaines accédant à la positivité. Dans l'histoire des sociétés, l'attitude très généraliste de Comte se combine avec une série de sélections, dont la plus déterminante est la « réduction préalable de l'ensemble de l'élaboration historique » à une évolution « type » des « peuples de l'Europe occidentale⁶⁷ ». Enfin Comte

peu et accessoirement de la méthode », 1819, dans *Écrits de jeunesse*, Paris, Mouton, Coll. « Archives Positivistes », 1970, textes établis et présentés par Paulo E. de Berredo Carneiro et Pierre Arnaud – cité dorénavant *E.J.* – p. 512-513.

⁶⁴ « Quoique la méthode soit essentiellement identique dans toutes, chaque science développe spécialement tel ou tel de ses procédés caractéristiques, dont l'influence, trop peu prononcée dans les autres sciences, demeurerait inaperçue », *C.*, 2^e l., p. 62. Pour Comte la méthode propre aux mathématiques est l'analyse ; l'astronomie développe l'observation ; la physique, l'expérience ; la chimie, l'art des nomenclatures, la biologie, la méthode comparative ; et la sociologie, la « méthode historique ».

⁶⁵ Comte est sévère sur les importations de méthode selon lui illégitimes : en particulier pour l'usage des mesures mathématiques ou de l'esprit analytique pour ce qui touche les études des vivants.

⁶⁶ Voir « Appréciation », p. 24 note 2 ; « Plan », p. 73 note 1 ; « C.P.S.S. », p. 146 note. C'était aussi un des enjeux des « Essais sur la philosophie des mathématiques » de 1819-21 que de préciser ce qui permet à une « science positive » d'être considérée comme telle, et de chercher comment une science pouvait être « solidement constituée comme science positive », voir *E.J.*, p. 534, 546 par exemple.

⁶⁷ Début de *C.*, 52^e l. p. 236 : « Notre exploration historique devra donc être presque uniquement réduite à l'élite ou l'avant-garde de l'humanité, comprenant la majeure partie de la race blanche ou les nations européennes, en nous bornant même, pour plus de précision, surtout dans les temps modernes, aux peuples de l'Europe occidentale » ; Comte affiche d'ailleurs cette « réduction » dans le titre de la leçon.

historien tient à la distinction de « l'histoire » et des « annales⁶⁸ » et prend toujours ses distances avec l'érudition, qui lui semble plutôt encombrante et dispersive. De fait, les histoires comtiennes relèvent moins de l'histoire que de la philosophie de l'histoire ; à la recherche les « lois générales » Comte dédaigne les descriptions et la compilation ; il ne s'attarde pas aux « détails trop minutieux », mais pratique volontiers le « coup d'œil » et les « sommaires appréciations », ou les grandes fresques où les acteurs ont plutôt des rôles typologiques. La philosophie politique de Comte appellerait des analyses similaires : il y prétend à rien de moins qu'à reconstruire la France puis l'Occident, puis à refaire le monde, sur le mode de la distribution rigoureuse des rôles et de la discipline, et elle vise un monde de relations strictement encadrées.

Ainsi, Comte se veut philosophe du général, voire de l'universel. Pour y parvenir il trie, circonscrit, ordonne, détermine, discipline. Ces modalités, à l'évidence, vont à rebours de celles de l'*Encyclopédie* des « philosophes » du siècle précédent et de son projet récapitulatif, cumulatif voire exhaustif. En fait, à rebours de toute « encyclopédie », ces modalités sont celles d'un « système ». Certes Comte exprime dès sa jeunesse le désir de « construire plus tard une encyclopédie positive », mais d'emblée il l'annonce en termes de « système » et il souligne la « nullité » de la plupart des tentatives⁶⁹. Le *Cours* s'inscrit-il dans cette lignée ? C'est douteux, car loin de présenter son entreprise comme telle, Comte insiste plutôt sur ce qui l'en distingue⁷⁰. Même s'il parle de « refonte encyclopédique », d'« opération encyclopédique », de son « travail encyclopédique », de son « échelle encyclopédique » et de sa « formule encyclopédique », le *Cours*, n'est pas une encyclopédie⁷¹. Il est, selon le titre que Comte s'empresse de lui donner sitôt

⁶⁸ Le thème est récurrent, depuis les œuvres de jeunesse. Voir « Plan », p. 134 : « Tous les ouvrages écrits jusqu'à ce jour, même les plus recommandables, n'ont eu essentiellement, et n'ont dû avoir de toute nécessité, que le caractère d'*annales*, c'est-à-dire de description et de disposition chronologique d'une certaine suite de faits particuliers, plus ou moins importants et plus ou moins exacts, mais toujours isolés entre eux [...]. Il n'existe point jusqu'ici de véritable *histoire*, conçue dans un esprit scientifique, c'est-à-dire ayant pour but la recherche des lois ». Le *Cours* développe le thème tant pour l'histoire des sciences que pour l'histoire sociale : voir *C.*, 48^e l., II, p. 149-150, note, où Comte donne le « vrai caractère de l'*histoire*, consistant surtout dans la prépondérance générale et continue de la filiation sur la description », ou encore 52^e l., II, p. 236-237, 238, 240.

⁶⁹ Voir « C.P.S.S. », p. 157-158 : « Nous devons procéder à la construction d'un système général des connaissances humaines [...]. Depuis et avant l'*Encyclopédie* du dix-huitième siècle, il a été fait dans ce but une foule de tentatives dont aucune n'a réussi. Chaque jour on en voit naître de nouvelles qui n'ont pas plus de succès, et qui ne servent qu'à constater le besoin qu'éprouve profondément notre intelligence de mettre de l'ordre et de l'unité dans ses acquisitions » ; mais Comte souligne « la nullité de tous ces efforts » car « il a été impossible de les combiner en un système unique » ; aussi le cherche-t-il autrement.

⁷⁰ Dans l'« Avertissement de l'auteur », s'il évoque plusieurs titres envisagés, il ne mentionne pas avoir été tenté par la mention d'une « encyclopédie ». Voir aussi *C.*, 2^e l., p. 43-44, où il évoque les tentatives et ne parle des « échelles encyclopédiques » que pour s'en distancier au profit de son souci de « système ».

⁷¹ Dans son « Introduction » au *Cours* dans l'édition Hermann, Serres fait pourtant cet amalgame : « Le *Cours* entier, globalement parlant est l'*encyclopédie* d'une histoire, ou le dictionnaire d'un texte. Bordé, à gauche et à droite, en son

terminée sa publication, un *Système de philosophie positive*, construction-fondation de ce qu'il appelle « positivisme » et qui se déploie en un *Système de politique positive*. Ce système ouvre lui-même sur un « Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité », sous-titre de la dernière entreprise de Comte, et qui est un système de systèmes⁷². Or, sur l'expression d'un programme philosophique comme « système », Dagognet semble plutôt partager l'avis des encyclopédistes des lumières. Il se réjouit de la condamnation du « goût des systèmes » par Condillac et le bannit des « bons ouvrages » : ce sont « conjectures frivoles » et « le principal mérite du physicien serait d'avoir l'esprit de système et de n'en faire jamais⁷³ ».

Tout ou presque oppose le style philosophique de Comte à celui de Dagognet. Au contraire du premier qui, sans cesse et systématiquement, trie et ordonne des hiérarchies, ce dernier relève le buissonnant et y vagabonde. Soulignant que « les sciences et les arts ne cessent de se diversifier et de se multiplier », que « tous éclatent en de nombreuses sous-disciplines », il s'installe décidément dans le « bazar » et le « tohu-bohu », et s'y délecte⁷⁴. Loin des frontières disciplinaires, il se plaît aux intersections aux mixages. Pour Dagognet, tout est bon pour philosopher. Au lieu de chercher à définir le « général » en procédant à des sélections, il est plutôt le philosophe qui, apparemment du moins, se disperse dans la « micro-analyse⁷⁵ », dans celles des « cas », des recoins où il s'attache à l'infime, au « moindre indice », à la « trace », allant même jusqu'à s'occuper des « déchets », des « rebuts ». Il furète dans tous les domaines, y compris, peut-être même de préférence, dans ceux que la philosophie traditionnelle a négligés. Chez ce curieux de tout et des textes les plus contemporains, il n'y a rien non plus de « l'hygiène cérébrale » comtienne fondée plutôt sur l'abstention⁷⁶. Du côté des pratiques historiques, les contrastes sont les mêmes. On ne trouve pas de grandes fresques générales chez Dagognet, mais des histoires

début et en sa fin, par une histoire de l'encyclopédie », p. 2 ; voir aussi sa constante et malheureuse équivalence faite entre « encyclopédie » comtienne et « dictionnaire », p. 2, 5, 6, 9, 11.

⁷² Il s'agit de la *Synthèse subjective*, que Comte avait annoncé comme « systématisation décisive » en une suite de traités sur chaque science, voir *S.*, IV, p. 197 et *sq.* ; Comte envisageait alors 7 volumes ; il n'eut le temps d'écrire que la première partie : le « Système de logique positive ». Comte avait aussi annoncé dans ce texte un « Système de morale positive », p. 230 *sq.*, et le « Système d'industrie positive » précédemment évoqué.

⁷³ *D.E.P.*, p. 138-139.

⁷⁴ *Corps réfléchis, op. cit.*, p. 264.

⁷⁵ Terme revendiqué *ibid.*, p. 179.

⁷⁶ Voir *C.*, « Préface personnelle » du t. VI : « J'ai toujours pensé que chez les philosophes modernes [...] la lecture nuisait beaucoup à la méditation, en altérant à la fois son originalité et son homogénéité. [...] Je me suis, depuis vingt ans au moins, imposé, à titre d'hygiène cérébrale, l'obligation, quelquefois gênante, mais souvent heureuse, de ne jamais faire aucune lecture qui puisse offrir une importante relation, même indirecte, au sujet dont je m'occupe actuellement, sauf à ajourner judicieusement, selon ce principe, les nouvelles acquisitions extérieures que je jugerais utiles », II, p. 479-480. L'hygiène cérébrale de Comte est cependant moins rigoureuse qu'il ne l'a dit, ce que montre la correspondance où lorsqu'il lui fait des entorses il en informe aussitôt les heureux bénéficiaires.

sectorielles, cadrées, ponctuelles, attachées à l'exploration d'un thème précis ou d'une approche, où il fait preuve d'une érudition maîtrisée. Le philosophe, que Dagognet définit « comme un chiffonnier, voire un brocanteur⁷⁷ », n'a rien de celui qui choisit expressément, le mode d'exposition « dogmatique » par-delà l'intérêt reconnu au mode « historique⁷⁸ ». En bon élève de Bachelard, Dagognet est celui qui choisit toujours l'étude des « formations » et montre combien elles sont bousculées.

On comprend mieux alors le jugement parfois sévère que Dagognet réserve à Comte. Il se résume en affirmant les distances avec son « esprit de système », qui, dénoncé à propos des sciences physiques, attaque plus généralement ses rigidités⁷⁹ :

[...] l'esprit de système c'est-à-dire une grille prédéterminée d'une hiérarchie des sciences dont il se loue, empêche Auguste Comte d'admettre des raccords et des renversements entre les niveaux ou les disciplines définitivement sériees, au nom de quoi la physique ou l'optique ne peut pas servir l'examen céleste, sauf par la lunette et le télescope. Il faut alors cantonner l'astronomie dans l'art, fort restreint, d'une observation directe et non-instrumentée.

Dagognet critique « cette rigidité » qui pousse « à la pose de barrières illusoire (infranchissables) » et qui lui semble liée à une « crainte de tout débordement » ; il déplore les « limitations » cumulées imposées aux sciences. Pourtant, cette critique est formulée de telle sorte qu'elle est aussi un hommage, au « plus prestigieux connaisseur de la science de son temps », à « l'un des plus illustres philosophes de la science » que Dagognet dit « surprendre [...] en flagrant délit de sectarisme et de trahison ».

Philosophie, histoire, ordre et synthèse

Examinons maintenant les points de convergence entre Comte et Dagognet. Nous évoquerons d'abord rapidement le fait que l'intérêt pour l'histoire des sciences est, en France, un héritage comtien. Même si la manière dont Comte l'a conçue et pratiquée a été fort revue et corrigée, il demeure celui qui a tant insisté sur sa nécessité et il a même œuvré pour son

⁷⁷ *Corps réfléchis, op. cit.*, p. 264.

⁷⁸ C., 2^e l., p. 50-5 ». Comte distingue « deux modes d'exposition », le mode « dogmatique » qui est présentation du « système des idées » et de l'ensemble, et le mode « historique », qui suit l'ordre de leur « formation » et il opte pour le premier car s'il admet qu'on peut lui reprocher de « laisser ignorer la manière dont se sont formées les connaissances, ce qui est, en soi, du plus haut intérêt pour tout esprit philosophique », il juge aussi « qu'il n'y a qu'une relation apparente entre étudier une science selon le mode dit historique, et connaître véritablement l'histoire effective de cette science » ; aussi réserve-t-il dans ses études de philosophie des sciences aux « considérations historiques incidentes [...] un caractère nettement distinct ».

⁷⁹ *Faces, surfaces, interfaces*, Paris, Vrin, 1982, p. 30.

institutionnalisation comme discipline⁸⁰. Canguilhem, un autre maître de Dagognet a d'ailleurs, rappelé cette dette des philosophes français à propos de la biologie. Soulignant la « hauteur de vue d'où [Comte] conçoit l'histoire de cette science comme une histoire critique, c'est-à-dire non seulement ordonnée vers le présent mais jugée par lui », il y voit « la source de ce qui a été et de ce qui devrait rester, selon nous, l'originalité du style français en histoire de sciences⁸¹ ». Dagognet assume incontestablement cet héritage, en usant lui aussi d'une histoire des sciences critique dont il précise le « rôle pédagogique voire psychagogique⁸² ». Bien que Dagognet ne l'ait pas relevé, il y a quelque chose des positions comtiennes dans son insistance à orienter ses lectures de l'histoire pour le présent et l'avenir, contre l'histoire-compilation ou l'histoire-résurrection au profit d'une histoire présentiste⁸³.

Dans l'histoire retracée, Dagognet retient aussi certains thèmes comtiens, réinterprétés dans ses propres termes. Ainsi, dans le soin que Comte met à lier anatomie et physiologie, statique et dynamique, organe et fonction ou acte, il décèle une « haine du 'dedans' qu'il jugeait 'métaphysique' » et qui dit l'intérêt à porter aux surfaces et interfaces⁸⁴.

Certains combats de Comte contre le « métaphysique » sont justement repris par ceux de Dagognet. Dans la croisade menée par Comte contre ce qu'il appelait « la psychologie » il y a déjà l'effort pour « évincer les théories de la conscience pure et de l'intériorité⁸⁵ », l'« égologie », le « subjectivisme » et l'« idéalisme » souvent dénoncés par Dagognet, et dans les appels de celui-ci au « matérialisme », opposé fermement tant à « l'idéalisme ontologique⁸⁶ » qu'au « matérialisme⁸⁷ »,

⁸⁰ Voir C., 2^e l., p. 52 : « Nous sommes certainement convaincus que la connaissance de l'histoire des sciences est de la plus haute importance. Je pense même qu'on ne connaît pas complètement une science tant qu'on n'en sait pas l'histoire ». Voir aussi le lien revendiqué entre philosophie des sciences et histoire, C., 28^e l., p. 464 : « La philosophie des sciences ne saurait être convenablement étudiée séparément de leur histoire, sous peine de ne conduire qu'à de vagues et stériles aperçus ; comme en sens inverse, cette histoire, isolée de cette philosophie, serait inexplicable et oiseuse », et note où Comte récite, « pour avoir voulu isoler ces deux aspects indivisibles d'une même pensée fondamentale », les « vains systèmes de classifications scientifiques » tentés par les « encyclopédistes métaphysiciens », dont Ampère nommément cité. Comte a par ailleurs réclamé la création de chaire d'histoire des sciences, qu'il n'a pas obtenue de son vivant, mais une chaire d'histoire générale des sciences fut créée au Collège de France pour son disciple et successeur Pierre Laffitte (1892).

⁸¹ G. Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1970, p. 63.

⁸² *Corps réfléchis*, op. cit., Conclusion, p. 266.

⁸³ Voir Annie Petit, *Le Système d'Auguste Comte*, Paris Vrin, 2016, III^e partie.

⁸⁴ Voir *Faces, surfaces, interfaces*, op. cit., p. 40, où est rappelé comment Comte « refusait 'la vicieuse séparation' et solidariserait étroitement l'appareil et son exercice, les formes et les forces » ; mais voir aussi p. 65 où Comte est présenté comme « décidé à ne jamais disjoindre substrat et action, statique et dynamique ». Le thème est déjà dans la *Philosophie biologique*, op. cit., où il s'accompagne de réserves sur le tout physiologique de Claude Bernard et d'une attention renouvelée à l'histologie de Bichat, mise en valeur par Comte.

⁸⁵ *Corps réfléchis*, op. cit., p. 267.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 94.

j'entends quelque écho du souci comtien de penser « l'ordre extérieur » et d'admettre « la subordination de l'ordre humain à l'ordre matériel⁸⁸ ».

Leurs démarches et leurs conceptions du travail scientifique et philosophique peuvent également être rapprochées.

Dagognet accorde une grande importance aux démarches de classification, aux tableaux qui ordonnent et synthétisent. La science se heurtant à une infinité de données « l'un de ses premiers problèmes consistera à mettre de l'ordre dans cette immensité⁸⁹ », d'où les efforts des classifications et de la systématique. C'est une problématique que le philosophe le philosophe reconnaît être pour lui une de ses « problématiques intensifiées, coefficientées » dans son « livre sur ses livres », *Corps réfléchis*⁹⁰. Or cela débouche sur deux postures singulières. La première est une paradoxale promotion de l'ambition totalisante : « on serait tenté de juger l'entreprise ou l'emprise totalisatrice comme impossible encore que nous la tenions pour indispensable et seule révélatrice⁹¹ ». La seconde donne lieu aussi à un éloge inattendu de l'ordre : « Un théoricien de l'ordre n'aura sans doute conservé que le squelette des êtres et des choses ; il aura dû, à son insu, renoncer à leur chair même », mais il aura participé à « la « réalisation herculéenne, qui consiste à tout rassembler et systématiser, de telle manière que l'ensemble ainsi étudié puisse se traduire sous forme tabulaire [...], une concentration qui n'entraîne cependant aucune diminution⁹² ». D'où aussi la défense du « synoptique » :

Ne voyons pas, ne voyons plus le classificateur armé de ses grilles, de ses fers, de sa manie des enfermements, résolu à plier la réalité à ses découpes ! Nous le regarderons plutôt comme un réel 'synopticien', qui ne cesse de se déplacer et d'effacer aussi ses clivages définitionnels – nécessaires bien que toujours provisoires⁹³.

Ainsi conçu de manière dynamique, l'ordre devient producteur de nouveautés : « à partir de là, elle [la science] peut compléter l'ensemble ou user de ces lois afin de fabriquer ce que la nature ne lui livre pas. L'ordre n'emprisonne donc pas ; il libère le possible ; avec lui, on dépasse vite les

⁸⁷ Presque chaque fois que Dagognet se revendique matériologue ou matièreiste, il précise qu'il ne s'agit pas de matérialisme : voir *ibid.*, p. 225-226, p. 266. Et rappelons que pour Dagognet « le matérialisme dialectique » est « le plus idéologique et le plus opaque », *Rematérialiser*, Paris Vrin, 1989, p. 255.

⁸⁸ *S.*, IV, chap. 3 p. 162. Je précise que je ne prétends aucunement qu'il y ait là une filiation ou des « héritages », car Dagognet ne les revendique pas, mais la lecture de l'œuvre de l'un et l'autre philosophe conduit à ces rapprochements.

⁸⁹ *Corps réfléchis*, *op. cit.*, p. 111.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 7.

⁹¹ *Ibid.*, p. 116.

⁹² *Ibid.*, p.117 puis 118 ; et p. 123 « la 'mise en ordre' permet seule d'atteindre et de comprendre le foisonnement ».

⁹³ *Ibid.*, p. 136.

cadres préalables⁹⁴ ». On retrouve ici les analyses faites dans sur « la schématisation diagrammatique⁹⁵ », étudiée tant en botanique, que dans les sciences anatomopathologiques, qu'en chimie et en minéralogie-cristallographie. Dagognet s'attachait à montrer qu'il s'agissait « non seulement de collecter, mais de contracter⁹⁶ », d'un « travail de condensation et de traduction⁹⁷ », où « il importe de ramasser le réel, de le systématiser, de le réécrire⁹⁸ » et enfin où la « figuration », loin d'être seulement description ou illustration et auxiliaires, devient « instrument heuristique » et production invention⁹⁹.

En soulignant dans ces éloges du schématisme synoptique les références positives à la volonté de « systématiser », rappelons combien Comte – dont le *Cours* prend d'emblée son modèle classificatoire dans la systématique biologique, contre les encyclopédies désordonnées – était enclin – ce point est crucial – à présenter sa philosophie en tableaux¹⁰⁰. Dagognet ne s'est pourtant pas intéressé aux tableaux synoptiques comtiens, mais son analyse de la puissance du schématisme permet de comprendre son importance dans ce procédé de présentation affectonné par Comte. Les tableaux constituent bien ces classifications-condensations versées dans le tabulaire ; ils sont porteurs d'« une conception architecturale (architectonique) de la conceptualisation¹⁰¹ ».

En quoi les positions sur la conception du travail philosophique de Comte et de Dagognet peuvent-elles être rapprochées ? Chez le second, qui retrouve l'éloge du « systématiser », dont le premier fait expressément son programme, on retrouve aussi l'expression d'un devoir de « condensation » et de « synthèse », maîtres mots du système comtien. Ainsi dans la finale du « livre des livres » sur « La tâche du philosophe », Dagognet bataille et se récrie contre ceux qui prétendent que les sciences ont pris en charge la finalité de la philosophie : « Ne revient-il pas à la philosophie de réunifier ce qui s'est nécessairement brisé ? Ne faut-il pas lui confier la fonction de rassembler et de refocaliser ? [...]. Le philosophe doit prendre en charge la synthèse¹⁰² ». Et de

⁹⁴ *Ibid.*, p. 145-146.

⁹⁵ *Écriture et iconographie, op. cit.*, p. 92.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 91.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 93.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 109.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 86.

¹⁰⁰ Ceci nous a paru tellement important que nous en présentons une quinzaine en annexes de notre étude du *Le Système d'Auguste Comte, op. cit.*

¹⁰¹ *Corps réfléchis, op. cit.*, p. 117. Par ailleurs, pour Comte, à l'appui de la valeur architecturale de la conceptualisation, je soulignerai la manière dont il a envisagé l'architecture du temple positiviste est bâtie sur les tableaux du « Calendrier positiviste » recomposé.

¹⁰² *Corps réfléchis, op. cit.*, p. 264.

développer cette « tâche » vers celle de la « vulgarisation bien comprise¹⁰³ ». On retrouve là ce qui a dynamisé l'exploration comtienne : le souci de partage et de « travailler à l'ascension collective », qui, à l'époque, exposait la philosophie en cours populaires, s'adressant surtout aux prolétaires. La condensation et la synthèse étaient aussi devenues pour Comte le mode philosophique nécessaire pour échapper à toute tentation de compilation ou de recension exhaustive qui relèvent pour lui d'un idéal d'érudit et non de philosophe. Il n'a cessé de vouloir condenser sa propre philosophie, présentant son *Discours* de 1844 comme le condensé des six volumes du cours, puis l'« Introduction fondamentale » du *Système de politique positive* comme un condensé en trois chapitres de sa philosophie des sciences, puis le *Catéchisme positiviste* comme un condensé de tout le *Système* ; il trouvait « admirable », la « condensation » du *Cours* faite par Harriet Martineau¹⁰⁴ ; enfin la fin du *Système* et *La Synthèse subjective* représentent un effort de condensation¹⁰⁵.

Ainsi en dépit de leurs divergences, entre Comte et Dagognet des rencontres convergences existent, jusque dans leurs positions politico-sociales. Dagognet ose défendre l'importance du pouvoir et d'une volonté politique de l'État, déplorant qu'on en néglige le positif au nom d'une idéologie « libertaire » où il voit l'« apologie sophistique des initiatives individuelles¹⁰⁶ », de mauvais procès, qui confondent « mise en ordre » et « mise au pas¹⁰⁷ », et conduisent à verser dans un idéalisme utopique.

Néanmoins certaines différences sont fondamentales. Dagognet juge notamment que bien des mauvaises défenses politiques sont liées à une référence à la nature, à un naturalisme douteux, hérité en grande partie du XIX^e siècle ; or Comte a partagé cette référence au naturel qui court dans tous ses propos.

Résumons les démarches encyclopédiques des auteurs abordés dans cet article quant à la conception du rapport au « naturel ».

¹⁰³ *Ibid.*, p. 266.

¹⁰⁴ Voir Comte à H. Martineau, 29 décembre 1853, *Cor.*, VII, p. 159. Par contre il était très mécontent de la manière dont son disciple anglais Lewes a présenté sa philosophie, car ce n'est qu'une « compilation », Comte à Henry Dix-Hutton, 13 novembre 1853, *ibid.*, p. 142.

¹⁰⁵ Voir surtout *S.*, IV, chap. 3, qui programme la systématisation du dogme du point de vue de la synthèse subjective et annonce cette reprise dans l'ensemble d'ouvrages prévus sous ce titre. Cette condensation ou Encyclopédie abstraite prétendant accomplir « l'admirable vœu de Diderot [qui] devient, au bout d'un siècle, dignement réalisable, au-delà même des espérances primitives », p. 208.

¹⁰⁶ *La Maîtrise du vivant*, Paris, Hachette, 1988, p. 169.

¹⁰⁷ *Corps réfléchis, op. cit.*, p. 11.

Dagognet revendique l'artifice. Selon lui, les connaissances sont des modes artificiels d'appréhender le réel et le monde. Elles ont tout à gagner à assumer ce caractère, ce qui éviterait de céder aux idéologies contradictoires d'ailleurs mais tenaces, celles qui se valorisent le sujet, comme celles qui prétendent partir des choses, toutes s'appuyant sur une nature dite incontournable. Sur ce point Dagognet rejoint les directeurs de l'*Encyclopédie*, qui ont renoncé à articuler l'ordre encyclopédique sur un ordre naturel. Si d'Alembert parle d'un ordre que les progrès de l'esprit ont dû « naturellement suivre », c'est pour dire que l'*Encyclopédie* ne peut le retracer¹⁰⁸. D'où le choix délibéré, pour assumer l'arbitraire des trajets et périples entrepris, de l'ordre le plus conventionnel, celui de l'ordre alphabétique¹⁰⁹.

En revanche, Comte tient à cautionner son système par de constants appels au « naturel ». C'est à « la nature des choses » et des hommes qu'il renvoie lorsqu'il expose leur histoire¹¹⁰. C'est elle qu'il sollicite pour établir les fondements de son système : les trois états sont référés à « la nature de l'esprit », l'ordre des sciences successivement positives est donné d'emblée comme « naturel »¹¹¹. Il se réfère avec insistance aux caractéristiques « naturelles » des sciences qu'il veut classer dans sa « philosophie naturelle ». Pour lui, l'histoire des connaissances et la nature des phénomènes successivement appréhendés convergent suivant l'ordre « naturel » des « enchaînements » de « dépendances » et de « subordinations » de son échelle hiérarchique. À ses yeux, son système présente les nécessités dues aux déterminations naturelles et historiques, et il est donc le moins arbitraire possible : une fois sa structure bien conçue, son encyclopédie est établie une fois pour toutes, même si les contenus doivent en être complétés ou rectifiés. Les Encyclopédistes, eux, ne prétendant aucunement leur ouvrage indexé à un ordre nécessaire de la nature ou de l'histoire, ils en admettent l'obsolescence programmée.

CONCLUSION. LES ARBRES ENCYCLOPÉDIQUES

¹⁰⁸ Voir *D.P.E., op. cit.*, p. 94 ; voir aussi p. 110 : « Nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre système soit l'unique ou le meilleur ». Sur l'arbitraire assumé, voir aussi article « Encyclopédie », p. 640 A, colonne 2. L'exposé du *Discours préliminaire* en deux parties bien différenciées, l'une sur « la généalogie et la filiation des connaissances » à partir de l'origine des idées, p. 84-109, l'autre d'« exposition historique de l'ordre dans lequel nos connaissances se sont succédées », p. 117 *sq.*, fait apparaître des ordres concurrents plutôt que convergents ; il y a discordance entre l'ordre historique et la logique de l'ordre encyclopédique, et même une sorte de contradiction entre ce qu'a exigé l'un et ce qu'exige l'autre, voir p. 108-109, 117.

¹⁰⁹ Voir *D.P.E., op. cit.*, p. 115, 150.

¹¹⁰ Quelques exemples de ces nombreuses occurrences du « naturel » : « Appréciation », *op. cit.*, p. 5, 6, 8, 11, 13, 24, 26, 32 ; « Plan », *op. cit.*, p. 77, 79 ; « C.P.S.S. », *op. cit.* p. 138.

¹¹¹ Voir *C.*, 1^e l., p. 21, 27 ; 2^e l., p. 43-44, 50, 53, 54, 58.

Concluons en nous attachant à une image-schéma qui nous semble condenser les propos, celle de l'arbre, modèle encyclopédique fréquent.

Dans les textes-programmes de l'*Encyclopédie*, l'image de l'arbre est employée de façon très limitée, et plutôt pour montrer les difficultés du classement : croissances en va-et-vient, progrès parfois discontinus, parfois simultanés, entraînent la subdivision des branchages en tous sens, et l'entremêlement des frondaisons. « L'arbre » encyclopédique présentant un entrelacs indécidable¹¹², le tableau est donc le vrai modèle du « Système figuré ». L'article « Encyclopédie », réserve d'ailleurs l'arbre pour les structures de troisième ordre, qui « expose la distribution particulière de chaque partie¹¹³ ». Pour l'ensemble on utilise, non pas le modèle naturel et unificateur de l'arbre avec tronc et branches subordonnées, mais celui, plus artificiel et pluraliste, de la mappemonde et du relevé cartographique des chemins, où le rapport à l'espace l'emporte sur le rapport au temps. L'histoire n'est pas la dimension de référence dans l'*Encyclopédie*, qui est plutôt une géographie. Pour le dessin général du système, le choix même de la distribution traditionnelle des facultés de l'esprit – mémoire, raison, imagination – trahit l'évacuation de l'histoire. En effet, en renvoyant à l'autorité de Bacon¹¹⁴, même en le corrigeant et complétant, l'ordre encyclopédique s'inscrit plutôt dans un rapport à la tradition que dans un rapport à la nature. Référé en partie à la nature – des idées et des facultés – et en partie à l'histoire – des connaissances et des génies – l'*Encyclopédie* ne prétend jamais être ni ordre naturel, ni ordre historique.

Chez Comte, en revanche, lorsque l'arbre est utilisé comme modèle, ce qui en est retenu, c'est pour l'arborescence et son système de relations¹¹⁵, ainsi que pour les rameaux qu'il entend y faire pousser. Ce modèle découle de sa référence à la « nature » de l'esprit humain ; c'est elle qui dicte les voies obligées de la progression historique qui ne saurait aller en tous les sens. La nature est normative ; on peut, par la culture, espérer gagner du temps, mais à condition que cette culture respecte l'ordre naturel. D'où l'importance de l'histoire : l'exploration du monde est fruit de

¹¹² *D.P.E., op. cit.*, p. 110.

¹¹³ Voir article « Encyclopédie », p. 641A, colonne 2.

¹¹⁴ Voir *D.P.E., op. cit.* p. 111-114 ; voir aussi l'« Explication détaillée du système des connaissances humaines », Appendices, p. 163 et *sq.* ; et voir article « Encyclopédie » p. 641, colonne 1 : il n'y a pas, ou en tout cas les Encyclopédistes ne prétendent point suivre un « ordre naturel » ; s'il y en avait un, il pourrait être maîtrisé par Dieu seul, et il serait pour nous trop complet et compliqué pour être avantageux.

¹¹⁵ Voir *C.*, 1^e l., p. 29 : il s'agit de « coordonner » les connaissances « en les présentant comme autant de branches d'un tronc unique au lieu de continuer à les concevoir seulement comme autant de corps isolés ».

l'histoire, se fait dans l'histoire. Tout y est référé à une nature qui s'exprime dans le temps¹¹⁶. Mais pour Comte la nature doit être disciplinée : il élague avec soin son arbre encyclopédique et comprend son travail non point pour suivre la luxuriance naturelle des frondaisons, mais pour en diriger la croissance selon ordre et progrès.

Chez Dagognet par contre, l'arbre est, comme le dit *Écriture et iconographie*, « récit végétal¹¹⁷ » :

d'un coté [il] nous semble d'abord le plus éparpillé qui soit : diffus, touffu, confus [...] déployé en tous sens [...], il jaillit dans toutes les directions, depuis la souterraine, jusqu'à l'aérienne. Les racines se multiplient sans trêve, les tiges et les rameaux, parallèlement, connaissent l'ivresse de la dichotomie. Bref, le vivant se répand en volutes, en divergences en ramifications. L'arborescence même. Mais d'un autre coté, rien de plus sériel que cette luxuriance apparente les segments composent, ne cessent de s'exprimer les uns les autres.

D'où le « labyrinthe d'échos multiples, de rappels, de redondances [...], mécanique de reprises cachées sous la diffusion » où Dagognet nous aide à pénétrer.

Dans l'*Encyclopédie* des lumières, plutôt qu'un arbre, il y a une forêt. Chez Comte l'arbre est à élaguer. L'arbre de Dagognet, dont Daniel Parrochia a saisi que « les surgeons incessants en font davantage un buisson foisonnant qu'un arbre¹¹⁸ », est d'abord arbre vivant, je dirai même arbre de vie.

*

¹¹⁶ Ainsi pour Comte, seule la sociologie est « la vraie science de l'entendement » : « c'est uniquement par l'étude positive de la grande évolution humaine que l'on peut découvrir les lois réelles de l'intelligence » *S.*, III, p. 46-47.

¹¹⁷ *Écriture et iconographie*, *op. cit.*, p. 96.

¹¹⁸ Voir François Dagognet, *un nouvel encyclopédiste ? op. cit.*, p. 150.